

LA VIOLENCE PHYSIQUE

La violence physique désigne le fait de léser ou de brimer volontairement un enfant dans son intégrité physique. La personne violente vise généralement à soumettre le comportement de l'enfant à sa volonté. Cette violence résulte de l'incapacité de la personne violente à gérer ses propres tensions et à exprimer son agressivité en restant dans une dimension relationnelle. L'enfant est alors «chosifié».

Certains enfants reçoivent des gifles, des coups sur les mains ou sur le derrière. Ils se font mordre, griffer, secouer, étouffer, lancer à terre, tirer les cheveux. Ils sont parfois contraints à plonger certaines parties de leur corps dans l'eau glacée ou bouillante. Ils subissent des brûlures par des solides ou des liquides, des empoisonnements. Certaines de ces violences peuvent provoquer des hématomes, des fractures, des épanchements crâniens, des lésions viscérales par éclatements des hémorragies. Elles peuvent générer, chez les plus petits, des lésions graves, voire la mort (dans le syndrome des bébés secoués par exemple).

La violence physique est particulièrement traumatisante pour l'enfant lorsqu'elle est commise par les personnes censées assurer sa protection et son bien-être, ses parents tout spécialement. La violence physique « fait mal ». Elle fait mal au corps, mais elle fait aussi mal à l'âme. Elle plonge l'enfant dans des vécus de douleur intense, de terreur, de détresse et d'impuissance.

- Un enfant violenté physiquement devient anxieux, craintif, triste. Il peut présenter des problèmes de concentration, des troubles du sommeil et de l'appétit.
- Il peut s'efforcer d'être le plus sage possible, ou au contraire développer à son tour des comportements violents envers des plus petits ou envers lui-même.
- Pour se protéger de la douleur, il peut apprendre à mettre son corps à distance de ses émotions.
- Pour préserver l'image aimante du parent qui le violence ou pour parer au risque d'une séparation d'avec lui, il peut dénier ce qu'il subit ou en prendre la responsabilité.
- Un enfant violenté développe une mauvaise image de lui-même et du monde environnant.

Il est important que l'enfant violenté physiquement obtienne une protection contre les coups et les blessures. Mais il a également besoin de retrouver un climat de confiance qui lui permette de poursuivre son développement en sécurité.

TEMOIGNAGE

De l'extérieur, j'avais l'air d'une petite fille tranquille, toujours souriante. A l'intérieur, tristesse, blues, froid et peur m'habitaient. Ma famille donnait l'image de personnes vivant paisiblement, dans le respect les unes des autres. En réalité, j'étais baignée dans un monde de non-dits, de disputes et de violences. Pour ma mère, tout était prétexte pour taper : une question pertinente, une réponse exacte mais dérangeante pour elle, une demande formulée au mauvais moment, un peu trop de dentifrice sur la brosse à dents, la chambre mal rangée, un refus quelconque, et voilà que les gifles s'abattaient comme la foudre sur ma bouche et mon visage. Que dire de ses crises, sans raison apparente, où elle me rouait de coups avec un filet à provisions en plastique, roulé très serré, me faisant hurler de douleur jusqu'à extinction de voix et laissant sur mes jambes d'horribles traces dont personne ne se préoccupait ! Que pouvais-je attendre de ma mère, sinon des coups, quoi que je dise ou que je fasse !

Parfois mon père s'y mettait. Il me disait : « Je vais te faire comprendre ! » Puis avec sa ceinture, il me frappait. 48 ans plus tard, je ne sais toujours pas ce que je devais comprendre !

Mon frère aussi me brutalisait. De 8 ans mon aîné, il devait m'aider pour les maths. A chaque faute, je recevais un coup de pied ! A la fin de mes devoirs, il y avait autant de larmes sur mon travail que de bleus sur mes jambes endolories. Aujourd'hui, je déteste les chiffres.

Ce climat d'agression a fait de moi une femme envahie de peurs et d'angoisses, cherchant désespérément des personnes vers qui me tourner. L'insécurité, le manque de confiance, la tristesse ont rongé mon quotidien. Je n'étais qu'une boule de colère enfouie, n'ayant qu'une seule envie : mourir.

Après 40 ans, j'ai enfin rencontré des gens bienveillants qui m'ont aidée à reconnaître et nommer mes souffrances et, petit à petit, à regagner la confiance perdue. Grâce à leur écoute, j'ai pu me reconstruire.

Je suis heureuse de n'avoir jamais répété ces comportements destructeurs sur mes enfants. De plus, je me sens très fière d'avoir prouvé à mes parents qu'élever une famille dans la tendresse, l'affection et le respect est une chose possible.

Aujourd'hui, je vis sereine, entourée d'amour, avec mon mari et nos trois enfants.

BIBLIOGRAPHIE

- *La douleur invisible de l'enfant, chap.5*, J. Barudy, Erès, 1998
- *Ma mère, mon bourreau*. Julie Grégory, Ed. France loisirs. Paris, 2003
- *Le moins que rien*. Dave Pelzer, Ed. J'ai lu, 2002